

Les années folles des Américains sur la Riviera (4/8) : avant qu'il devienne un hôtel 5*, le Belles-Rives était la maison de Scott et Zelda Fitzgerald



L'hôtel Belles-Rives, cinq étoiles, préserve la mémoire des Fitzgerald qui y ont séjourné entre 1925 et 1926.

« *On va pêcher des poissons et des sirènes !* » annonce Zelda en prenant Scottie, sa fille de trois ans et demi, dans les bras. Elles éclatent de rire.

Zelda fait glisser ses sandales de corde pour marcher pieds nus sur la terrasse. Le sol est chaud, comme une caresse. Devant elles : **Cannes s'étire de l'autre côté de la baie, éclatante.** « *Fais-leur coucou, ma chérie : nos voisins d'en face semblent si loin qu'on les croirait venus d'un autre monde.* »

La famille Fitzgerald n'a même pas encore visité une seule des pièces de la Villa Saint-Louis. Mais elle est frappée par l'évidence : « *Elle est faite pour nous* », acquiesce l'Américaine.

Il y a encore quelques jours, durant cette période à cheval **entre 1925 et 1926, ils occupaient la Villa Paquita, située elle aussi à Antibes.** Une belle adresse confortable qu'ils ont laissée à Ernest Hemingway ⁽¹⁾ et sa famille, sans aucun regret !

Cette maison semble faite de lumière ancienne et de musique éteinte. Pétrie d'une intimité familière. Elle promet des souvenirs dorés, l'écho d'un été qui ne s'est jamais vraiment terminé.

Il y a bien évidemment trop de chambres pour eux, mais c'est ainsi que l'on vit ici.

« Nous sommes admirablement situés [...] sur le rivage, avec une plage, le casino à 100 mètres et toutes les perspectives d'un merveilleux été », écrit Scott ⁽²⁾ depuis la bâtisse de Juan-les-Pins.



« Il y avait trop de monde, trop de choses à faire »

Un « merveilleux été » fitzgeraldien. Fidèle à lui-même, le couple va faire résonner ses cris, chants, rires et disputes entre ces murs. Certains jours, Zelda pose ses valises devant les marches de l'entrée, annonçant qu'elle rentre, que tout est fini. Cyclone. Certains autres jours, les tourtereaux s'enlacent devant leurs amis, réunis chez eux.

Un soir, pour se faire pardonner, Scott engage un orchestre. Il n'hésite pas à séquestrer les musiciens afin qu'ils jouent toute la nuit pour Zelda.

Quel que soit le jour, l'heure, leur entourage va et vient. Les riches mécènes Murphy, les Hemingway, Mistinguett, Picasso, Rudolph Valentino, Dos Passos... ⁽³⁾ La crème de la crème s'invite. Les fêtes s'éternisent, les jours semblent être de longues soirées.

On prévoit des sorties en mer, des rendez-vous au casino, des escapades à Monte-Carlo. Au restaurant, on se délecte de la cuisine locale, exotique pour ces Américains qui découvrent l'huile d'olive, les farcis, la brandade. Tout comme à Saint-Raphaël, ils achètent une Renault pour flâner le long de la côte. Le concert à Cannes de Raquel Meller ⁽⁴⁾ les enchante.

La nuit, la propriété scintille. Les lanternes ressemblent à des lucioles, les invités des papillons de nuit qui les embrassent pour y mourir. La fumée d'une cigarette enveloppe les bouteilles. Un des hôtes rejoue sa partie de baccara perdue.

« Il y avait trop de monde et trop de choses à faire : chaque jour était différent et notre maison était toujours pleine », raconte Zelda dont les troubles mentaux gagnent du terrain.

« Ce sont des noceurs, mais aussi des mondains. Scott et Zelda ont envie d'être dans ce tourbillon », indique Marianne Estène-Chauvin, actuelle propriétaire du Belles-Rives, hôtel 5 étoiles installé dans l'ancienne Villa Saint-Louis.

Pour Scott, l'argent ne manque pas. L'auteur vient de céder les droits de son roman *Gatsby Le Magnifique* à la Paramount pour une adaptation cinématographique prévue à l'automne. Il perçoit une avance d'un tiers des 50 000 dollars promis.

Le hall de l'hôtel Belles-Rives est celui de la Villa Saint-Louis.

La fiction de Scott vampirise la réalité

Dans cette ambiance festive, il ne perd pas de vue son objectif : écrire. Son inspiration ? Il la puise directement dans ce qu'il vit. Et cela ne se fait pas en douceur. Une tension s'installe avec les Murphy, convaincus que Scott les observe de manière intrusive pour les transformer en personnage de son roman.

Ils avaient vu juste.

Scott s'inspire de ce qu'il connaît, de ceux qu'il connaît. Sa fiction vampirise la réalité. Sara et Gerald deviennent Nicole et Dick Diver dans *Tendre est la nuit*.

Scott croque avec ses mots, dévore avec ses descriptions. Ses carnets se noircissent tandis que le soleil illumine la bâtisse.

Fatigué, il note de manière compulsive les attitudes, phrasés, intonations de ses proches. Le récit prend forme devant ses yeux. Parfois, il se sent même spectateur d'un théâtre humain qu'il ne peut interrompre. Ses compagnons de fête deviennent malgré eux les habitants de son œuvre.

L'ouverture du roman *Tendre est la nuit* décrit leur quotidien. *« C'est à mi-chemin de Marseille et de la frontière italienne, un grand hôtel au crépi rose, qui se dresse orgueilleusement sur les bords charmants de la Riviera. Une rangée de palmiers éventent avec déférence sa façade congestionnée, tandis qu'une plage aveuglante s'étend à ses pieds. Un petit clan de gens élégants et célèbres l'ont choisi récemment pour y passer l'été, mais il se trouvait pratiquement vide, il y a dix ans, quand sa clientèle d'Anglais remontait vers le Nord, en avril. »*

La terrasse du Belles-Rives donne sur la baie, une vue imprenable au coucher de soleil mythique.

On ne s'est pas toujours souvenu d'eux

Entre folie des grandeurs et décadence, c'est ainsi qu'ils font vibrer cette demeure qui n'a jamais vraiment été pleinement habitée. Marianne Estène-Chauvin le raconte : *« Elle a été construite par une famille de Normandie pour un de leurs membres qui était officier et avait été gazé à Verdun. Il fallait qu'il s'installe au soleil pour sa santé. Mais cet homme meurt avant de pouvoir y déménager. La famille n'a jamais vraiment intégré les lieux, ils préfèrent la louer. »* Les Fitzgerald garderont un souvenir inoxydable de cette période les pieds dans l'eau. Et pourtant... on ne s'est pas toujours souvenu d'eux !

« Mon grand-père n'a jamais évoqué leur présence. J'ai appris sur le tard qu'ils avaient résidé ici », s'étonne Marianne Estène-Chauvin qui reprendra l'affaire familiale à la suite de son oncle Casimir.

« Nous étions sur la terrasse, avec lui et ses amis. Le film Gatsby le Magnifique avec Robert Redford venait de sortir au cinéma [en 1974, Ndlr]. Certains disaient que c'était un très beau film. Mon oncle ne l'avait pas vu. Mais c'était un littéraire : pour lui, aucune adaptation ne pouvait valoir le roman. Or, tout le monde savait qui était Redford, mais personne n'avait lu

le livre, ni ne savait vraiment qui était Fitzgerald. Casimir a défendu l'importance de son œuvre et a lâché : "Qui sait parmi vous qu'il habitait là ?" »

Marianne reste estomaquée. « Je travaillais déjà ici, mais j'ignorais cette information primordiale ! Il était le seul à le savoir, mais ce n'était pas un sujet. »

*Un siècle est passé depuis le séjour de Scott et Zelda : le lever et le coucher du soleil n'ont pas changé.
Le Photographe du Dimanche*

L'histoire familiale et l'histoire des lieux, imbriquées, vivantes

À cette période, ce sont plutôt les figures du jazz qui ont la cote. Hemingway bénéficie déjà d'une notoriété supérieure à celle de Fitzgerald. Mais c'était sans compter sur l'instinct de la future dirigeante.

Forte de sa formation et de son expérience dans l'art contemporain, elle perçoit immédiatement l'impact de cet épisode historique. La mémoire de Fitzgerald ne doit pas rester confidentielle : la propriétaire des lieux va s'attacher à préserver cet héritage.

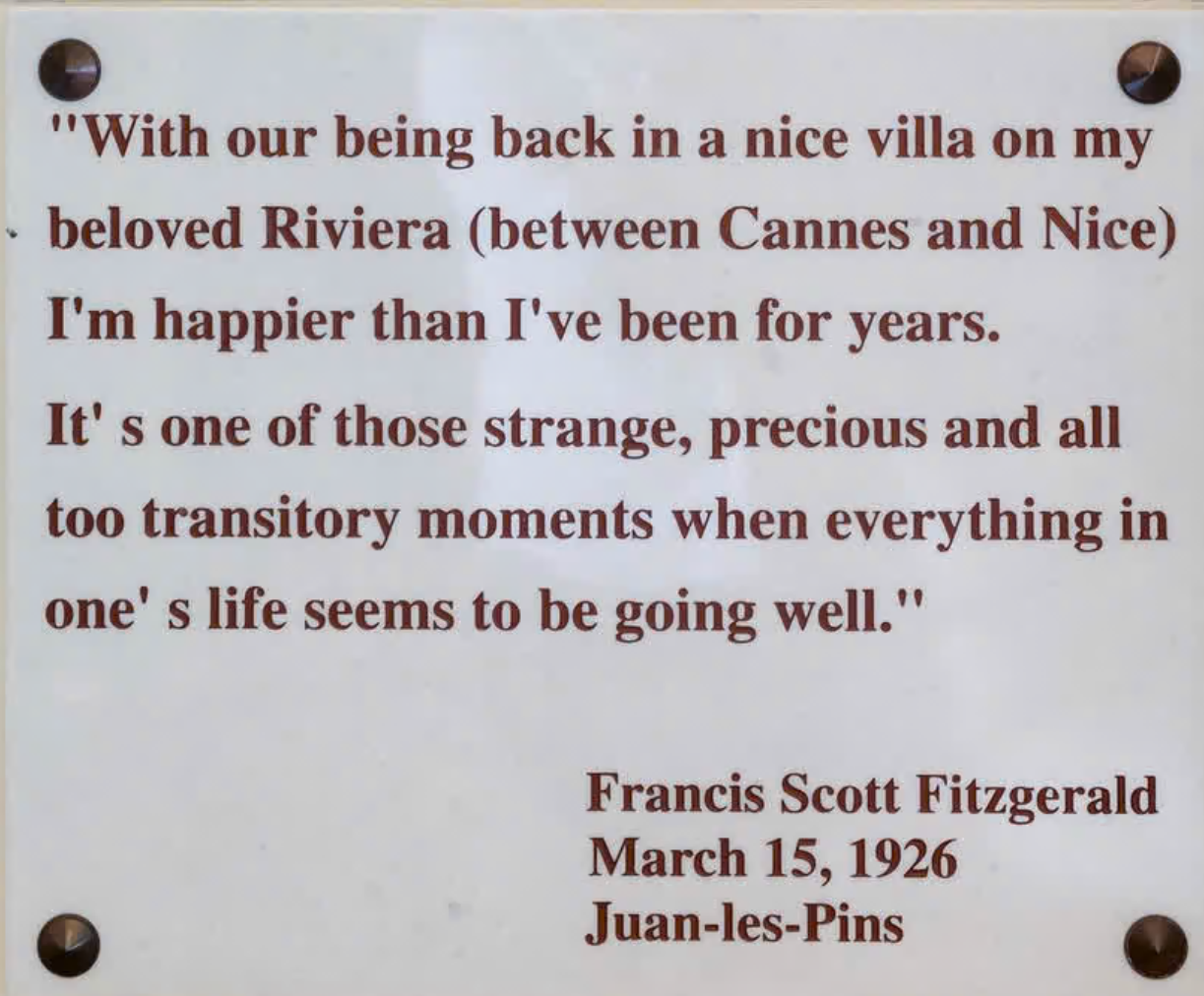
Marianne Estène-Chauvin et son fils Antoine, propriétaires du 5 Belles-Rives.
Patrice Lapoirie / Nice-matin*

Il en est de même avec le mobilier de l'hôtel : « Mon grand-père a investi dans des meubles art déco, comme cela se faisait à l'époque. Et il n'a jamais voulu s'en débarrasser, jamais ! Et ce, malgré les critiques des clients – on parlait de mobilier boîte à savon de manière méprisante – qui trouvaient la décoration démodée. Au final, ça été une chance pour la postérité. »

C'est d'ailleurs Marianne Estène-Chauvin qui a obtenu l'inscription de l'hôtel à l'inventaire du Patrimoine du XX^e siècle. « Ma décision de tout garder a été renforcée par la dizaine d'années que j'ai passée à Casablanca. C'était la grande époque de l'installation d'Yves-Saint-Laurent à Marrakech : c'est lui qui a remis l'art déco au goût du jour. »

Si le Belles-Rives n'oublie pas son histoire, il ne reste pas pour autant figé dans le passé. Il continue de brasser des vies, des conversations, des passages. Le ski nautique, lui aussi cher à la station, continue de relier le présent à l'âge d'or de la Riviera. La mémoire familiale s'y transmet comme une matière vivante, organique. L'hospitalité, chère aux Fitzgerald, y règne.

Entre la Villa Saint-Louis et le Belles-Rives, les noms changent mais le lieu persiste.
Transformé sans être trahi.



**"With our being back in a nice villa on my
beloved Riviera (between Cannes and Nice)
I'm happier than I've been for years.**

**It' s one of those strange, precious and all
too transitory moments when everything in
one' s life seems to be going well."**

**Francis Scott Fitzgerald
March 15, 1926
Juan-les-Pins**

« *Je suis plus heureux que je ne l'ai été depuis des années* »

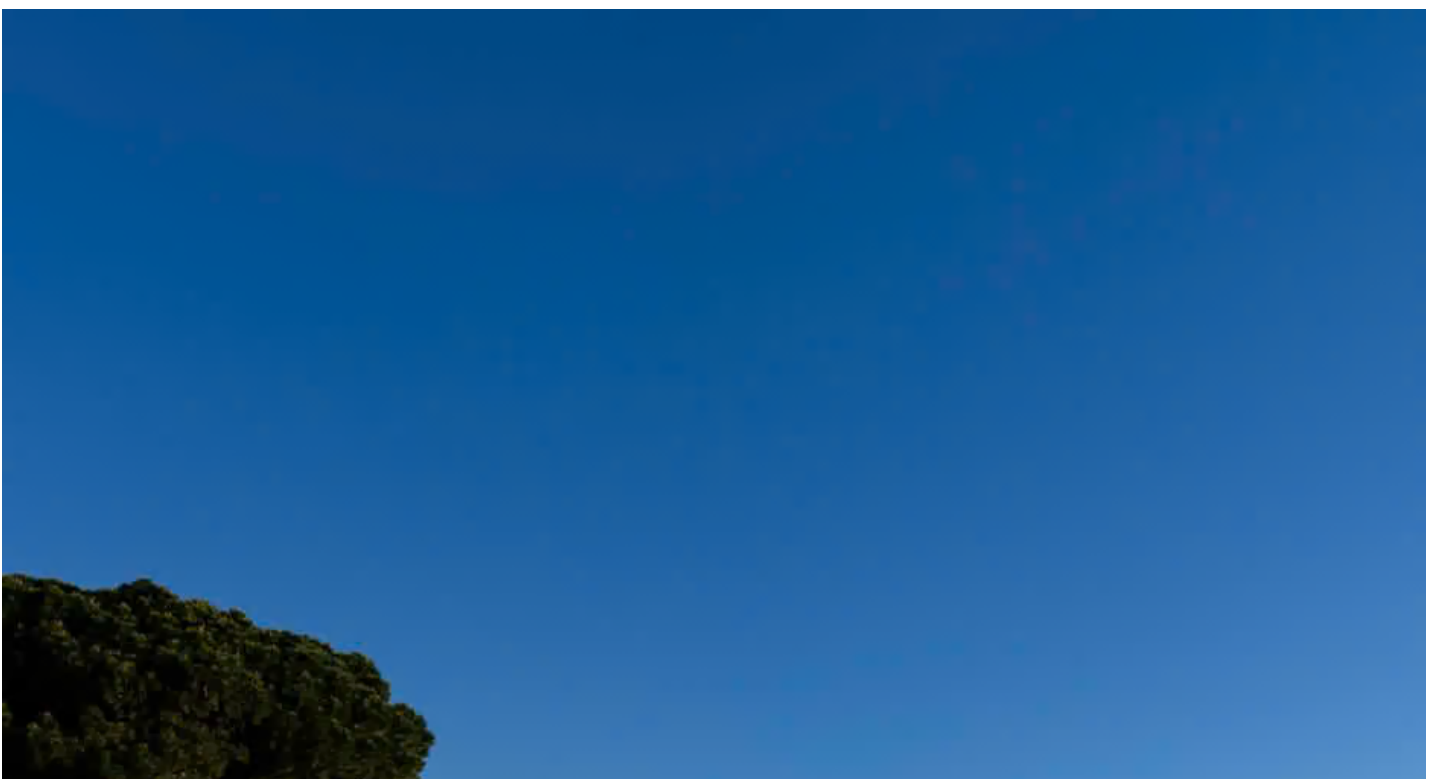
Une plaque dans le hall de l'établissement vient rappeler qu'il a toujours été un refuge : « *Avec notre retour dans une belle villa sur la Riviera adorée, je suis plus heureux que je ne l'ai été depuis des années. C'est l'un de ces moments étranges, précieux et trop éphémères lorsque tout dans sa vie semble aller bien.* »

Ces mots sont ceux de Scott, le 15 mars 1926, à la Villa Saint-Louis. Peu habitué au bonheur durable, l'écrivain semble pourtant y croire.

Le soir, quand le soleil se couche sur la baie, on comprend pourquoi les Fitzgerald se sont sentis chez eux. La mer n'efface rien. Ni les époques, ni les souvenirs. Aussi magiques, aussi douloureux soient-ils.

1. Écrivain américain, prix Nobel de littérature, il signe *Le Vieil homme et la mer* en 1952.
2. Scott écrit en 1926 à Maxwell Perkins, son éditeur chez Scribner's.
3. Écrivains, artistes et mécènes formant le microcosme de la génération perdue sur la Côte d'Azur.
4. Chanteuse et actrice espagnole, internationalement connue dans les années 10 et 20.

Les pionniers, les pieds dans l'eau





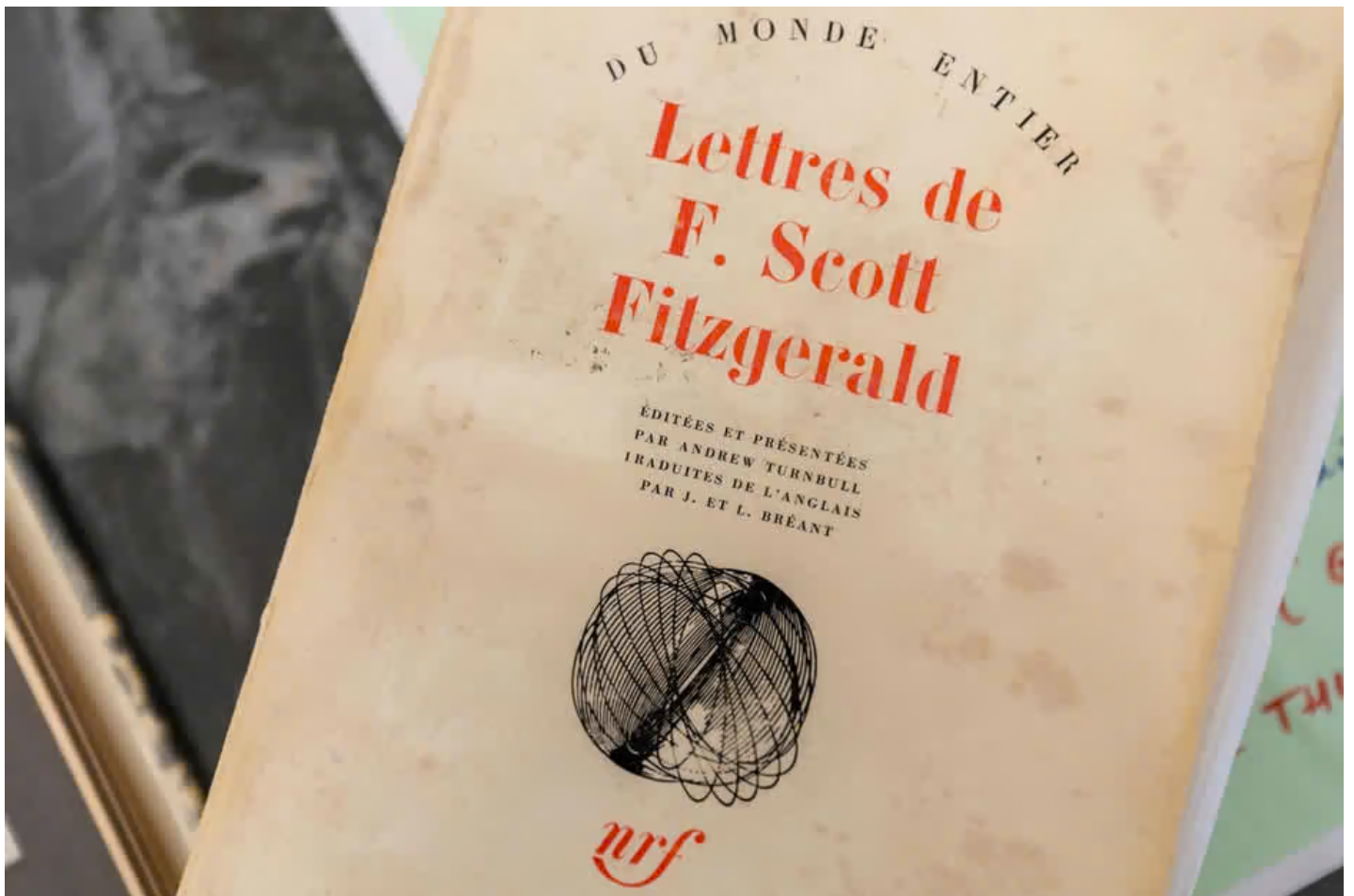
*C'est en 1929 que l'hôtel Belles-Rives ouvre officiellement.
Le Photographe du Dimanche*

Des pionniers. Lorsque Boma et Simone Estène acquièrent la Villa Saint-Louis, ils font un pari audacieux comme l'indique Marianne Estène-Chauvin, leur petite-fille. « *Simone a grandi dans la pension familiale de Juan-les-Pins. Une fois mariés, ils cherchaient une affaire à eux.* » Face au potentiel du lieu, une idée s'impose : transformer sa situation les pieds dans l'eau en véritable signature, en proposition hôtelière à part entière.

Un vrai défi pour l'époque, où les résidences perchées sont privilégiées : « *Ils enregistrent l'établissement comme un hôtel-restaurant-plage. C'est le premier de la Côte d'Azur à avoir cette appellation.* » Une révolution qui colle pleinement à l'évolution du tourisme. En 1929, le Belles-Rives ouvre officiellement. Le succès est au rendez-vous.

Deux ans plus tard, les travaux d'extension viennent donner une autre dimension au lieu : deux étages et une aile supplémentaires. Le paradis enchanteur des Fitzgerald est revu, corrigé, pour offrir au monde la possibilité de goûter à cette saveur d'éternité. En 1970, à la mort du fondateur, un de ses trois enfants prend la relève : Casimir. Trente ans plus tard, Marianne Estène-Chauvin prend la suite de son oncle. Elle poursuit la tradition en gardant les rênes de l'établissement. Une histoire de famille qui s'agrandit avec le rachat du Juana en 2006 – un bijou art-déco qu'elle ne voyait pas ailleurs que dans le groupe. Dix ans plus tard, le restaurant gastronomique du Belles-Rives, La Passagère, reçoit sa première étoile Michelin. Après avoir été rejoint par son fils, Antoine Chauvin-Estene, aujourd'hui président du groupe Belles-Rives, l'établissement revoit l'esthétique du Bar Fitzgerald – reconnu parmi les Cafés historiques et patrimoniaux d'Europe. Se renouveler sans trahir le passé : un savant équilibre.

Derniers jours tranquilles à Juan



*Les correspondances de Francis Scott Fitzgerald et Zelda permettent de plonger dans les tréfonds de leur relation.
Florian Escoffier / Nice-matin*

Dans leurs correspondances de 1930, Scott et Zelda refont l'histoire. Chacun adresse des reproches à l'autre, mais aussi des regrets. Ils retracent ces étés sur la Côte d'Azur. Scott écrit à son épouse hospitalisée après le diagnostic de schizophrénie posé par ses

médecins. « *On est allés à Antibes et j'y ai été heureux* » [...] il y a eu une grosse rentrée d'argent et j'ai commis le genre d'erreur que font les écrivains : j'ai pensé que j'étais un homme du monde, que tout le monde m'appréciait et m'admirait pour moi-même, alors que moi je n'appréciais que quelques personnes [...] »

« *Et nous avons vécu heureux* »

Avant l'été 1926, Scott rappelle leur espoir commun : « *Au moins la vie serait moins terne ; il y aurait des fêtes avec des gens qui avaient quelque chose à offrir, des conversations avec des gens qui avaient quelque chose à dire. Ensuite, on nagerait, on se dorerait au soleil, on se sentirait jeunes et on serait au bord de la mer.* » Mais ce mode de vie finit par fragiliser leur couple. « *Quand on est arrivés sur la Côte d'Azur, j'avais développé un tel complexe d'infériorité que j'avais besoin d'être saoul pour voir qui que ce soit.* » Zelda l'a toujours dit : « *Tu as été littéralement saoul d'un bout à l'autre de l'été.* » Elle regrette que Scott préfère aller à la plage de la Garoupe avec ses amis plutôt que de passer du temps à nager avec elle et Scottie à Juan-les-Pins. « *Il y avait Gerald et Ernest et souvent tu ne rentrais pas à la maison.* » Chacun se réfugie dans son propre monde, une distance se crée. Leur relation, tumultueuse, oscille entre attachement et éloignement. « *Et nous avons vécu heureux, heureux – du mieux que nous avons pu* », résume Zelda en 1936.